

Elle parut fort stupéfaite de voir tant de monde dans le cabinet de son mari.

— Mais que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle.

Au milieu des hommes, elle aperçut Thomas attaché.

— Mon beau-frère ! s'écria-t-elle avec une surprise fort bien jouée.

Le jeune homme darda sur elle des yeux qui brûlaient.

Il n'était point dupe, en effet, de la comédie de la misérable.

L'impuissance où il était de se venger faisait passer en lui des frissons enragés qui consumaient ses moelles.

Si son regard avait pu l'anéantir !

Elle était la complice de son frère. Ils avaient combiné ensemble ce plan infâme.

A ce moment, la pure figure de Berthe passa devant lui et lui fit tenter un nouvel effort, aussi impuissant que les autres.

La reverrait-il jamais maintenant ?

Cependant Juana s'était approchée d'un air de compassion.

— Mais que lui est-il donc arrivé ? demanda-t-elle.

— C'est le premier accès, répondit le médecin... l'accès que je vous avais prédit l'autre jour... Il a voulu tuer votre mari.

La jeune femme eut un geste d'effroi.

— Ah ! le malheureux !

Thomas faisait de tels efforts pour se défendre, pour crier qu'il n'était pas fou, qu'il sentait son bon sens l'abandonner réellement. Il ne savait pas bien si c'était vrai ce qui lui arrivait... Il se croyait le jouet d'une horrible hallucination et il avait des râles sourds comme dans les cauchemars.

Samuel, pour mettre fin à cette scène pénible, fit un geste.

Les hommes chargèrent Thomas sur leurs épaules, et l'emportèrent.

Dès que le grelin se trouva seul avec Juana, il poussa un bruyant soupir de soulagement.

— C'est fait, dit-il... nous tenons tout...

Quand Thomas, qui s'était évanoui de douleur et de rage après l'apparition de Juana, revint à lui, il se trouva dans une petite cellule matelassée du haut en bas, prenant jour par une petite fenêtre trop haute pour qu'il pût l'atteindre, défendue, du reste, par d'épais barreaux de fer. Un silence profond l'entourait. Tout à coup, au milieu de ce silence, des cris rauques, sauvages, qui n'avaient plus rien d'humain, s'élevèrent près de lui, perçant les murs, faisant tressaillir toute la pièce. Ces cris étaient accompagnés de trépignements enragés, assourdis toutefois par quelque chose de doux et de mou.

Thomas Moore sentit un sueur froide perler à son front. Il avait compris où il était. Son frère avait été jusqu'au bout dans son sinistre projet. Il l'avait fait enfermer comme fou pour ne pas lui donner sa part d'héritage, pour garder toute la fortune pour lui et sa femme. Une douleur si grande envahit le malheureux qu'elle le fit crier comme le pauvre diable qui hurlait à côté de lui. Comment sortir de là maintenant ? comment se défendre ? Il était sans doute enfermé dans une de ces maisons de santé particulières qui pullulent autour de Londres et dans lesquelles il n'y a aucune surveillance.

A qui se plaindre ? qui gagner à sa cause ? Tous les gens qui allaient l'entourer seraient les geôliers de son frère payés par lui. Comment faire parvenir au dehors un cri un appel ? Sa voix était étouffée entre ces murs sourds comme une tombe. Il allait périr là, enterré vivant, pour ainsi dire... Et Berthe ? Qu'allait-elle penser ? Elle lui avait annoncé quelques jours avant, qu'elle sentait tressaillir en elle un rejeton de leur union. N'allait-elle pas croire qu'il l'avait lâchement abandonnée ?

Que ferait-elle avec son enfant, sans ressources ? Toutes ces pensées étaient venues assaillir à la fois l'infortuné, le mordant et le déchirant comme des tenailles rouges...

Oh ! pourquoi était-il né avec une fortune ? Pourquoi son père avait-il songé à lui faire partager cette fortune avec son frère ? Celui-ci pouvait garder tout, s'il le voulait. Il ne réclamerait rien jamais, il s'y engageait. Il travaillerait comme celle qu'il aimait, et ils seraient heureux tous les deux.

Quand, le lendemain, un gardien se présenta dans la cellule, Thomas Moore, qui s'était raisonné, était très calme. Il expliqua doucement son projet. Il s'engageait à quitter l'Angleterre. Son frère n'entendrait jamais parler de lui et il lui laisserait tout. Ce qu'il voulait, c'était la liberté... Que lui importaient les richesses !

Le gardien l'avait écouté avec attention, comme s'il avait cru ce qu'il lui disait ; mais, la porte refermée, il n'y avait plus songé. Il était tellement habitué aux divagations des fous !

Huit jours se passèrent.

Le jeune homme n'avait vu personne.

Le gardien n'avait tenu compte d'aucune de ses demandes ; n'avait rempli aucune de ses promesses.

Une sorte de rage froide s'emparait de Thomas dès qu'il voyait cet homme.

Il le regardait avec des yeux si cruels, que le malheureux reculait effrayé.

Thomas fut regardé dans la maison comme un fou... dangereux.

D'autant plus que la patience avait fini par l'abandonner.

L'infortuné s'oubliait des nuits entières à crier comme un véritable fou, maudissant son frère, appelant Berthe... La solitude, le silence l'exaspéraient.

Maintenant, chaque fois qu'on s'approchait de lui pour lui donner à manger, il se jetait sur l'arrivant comme un bœuf, la tête en avant, sanglant, aveugle, ne songeant qu'à s'échapper.

On ne pénétrait plus chez lui qu'avec les plus grandes précautions.

Pendant ce temps, Berthe, quoique libre, n'était pas moins malheureuse.

Comme nous l'avons dit, Thomas Moore l'avait laissée dans une douloureuse position.

La jeune fille, qui avait d'abord redouté cet amour, avait peu à peu conçu pour son mari une affection qui allait presque jusqu'à l'adoration.

Il semblait si supérieur à elle !

Il était beau, élégant, riche, et cependant se montrait si plein d'attentions et de prévenances.

Sa bouche pouvait-elle mentir ?... ses yeux tromper ?

Elle croyait en lui comme elle aurait cru en Dieu...

Elle s'était donnée toute entière, heureuse et fière d'être à son bras, de lui consacrer sa vie, de pouvoir le nommer son mari.

Quand il parla de partir pour Londres, elle ne conçut pas une seconde d'inquiétude et de doute.

Elle souffrit seulement d'être séparée de lui pendant de grands jours et de longues nuits.

Elle ne travaillait plus.

Il l'avait installée, dans un petit appartement situé près du bois de Boulogne.

L'après-midi, elle allait dans les allées solitaires, sous le miroitement des feuilles, rêver à lui, attendre son retour.

Elle était toute pleine de lui, elle ne pensait qu'à lui.

Il revint au bout de huit jours, comme il l'avait dit.

Il semblait triste, préoccupé.

Un nuage s'était amassé sur son front, jusque-là si clair et si pur.

Elle l'interrogea.

Il répondit évasivement.

Il n'avait pas terminé ses affaires.

Il lui faudrait faire un nouveau voyage... c'est ce qui le contrariait.